

Geneviève
ou *Liliom* (1934) revisité

Bertrand Laverdure

Number 113, Spring 2007

Trente ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14141ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdure, B. (2007). Geneviève : ou *Liliom* (1934) revisité. *Moebius*, (113), 61–66.

BERTRAND LAVERDURE

Geneviève ou Liliom (1934) revisité

Je suis mort il y a de cela deux minutes.

Mon lit d'hôpital est abandonné même si je suis là, comme un « je suis » avec de la mémoire et un « je suis » avec un cœur et des buts. Ma bouche est refermée, presque distendue (la douleur ayant laissé ses vestiges).

Il y a une personne tout à côté de moi, une seule personne. Geneviève. Tout le monde m'avait déjà fui, quitté, laissé en plan.

La main de Geneviève est dans la mienne, recueille la froideur tranquille qui s'installe dans mon corps. Une main criblée de calme sincère, de jugements évacués.

À l'époque de mon adolescence, qui n'a été que turbulence et rancœur, je ne me suis jamais évanoui lorsque j'aurai dû. Je n'étais qu'un délinquant ambulante, un petit mégalomane enflé par ses rêves innocents. En somme, j'ai réussi, après beaucoup d'efforts, à devenir une personne irrésistiblement antipathique. Ma fougue et mon franc-parler m'ont permis d'embrigader tout le monde. Fabuleux équilibriste de la parole, j'aspirais à plus et j'obtenais rapidement ce « plus » désiré. Je demandais et je recevais.

Dans la cour d'école, ma haute stature m'évitait des bagarres et la peur que j'instillais chez les autres faisait le reste. La politesse est d'abord un souci de protocole. Mais l'exquise politesse est le résultat d'une campagne de peur généralisée. La déférence est le symptôme de la peur. J'inspirais la déférence. On était poli avec moi, on ne me manquait jamais de respect. À cette époque, je comprenais mal ce que voulait dire le mot « ridicule » puisque ce

concept m'était étranger. Comment agir spontanément afin que les autres me diminuent ou m'humilient ? Comment se comporter en public pour perdre toute prestance, pour égratigner ne serait-ce qu'une partie du vernis de respectabilité dont j'étais enduit ? Tel un tableau précieux, protégé et restauré par une équipe d'aficionados, la plupart des gens avaient pris l'habitude de me considérer. Je ne les décevais pas. L'engouement que je généraïis était donc contagieux.

Emporté littéralement par cette vague de fond, cette lame sans fin, j'allai au plus pressé, je m'occupai de moi : je fis tout pour cristalliser cette popularité. Il fallait que je trouve un moyen de justifier mon rayonnement en me consacrant à une activité artistique quelconque, n'importe quoi pourvu qu'il s'agisse de trôner sur une scène, d'être en possession d'un micro ou d'avoir l'attention d'une salle comble.

Le théâtre. On remarqua mon talent naturel dès les premières auditions et je m'inscrivis donc à l'une des meilleures écoles du pays. J'entrepris des études théâtrales. Les années d'apprentissage s'envolèrent, encore mieux que la plus migratoire des espèces à la soudaine baisse de température.

J'enfilai les rôles à la télévision et au théâtre. Parmi la douzaine d'étudiants qui avaient terminé la formation usuelle, je me retrouvai au nombre des favoris. Je ne sais trop ce qui a plu chez moi. La stature, le charisme, cette assurance séduisante. J'étais confus. Le brouhaha du hasard, des rencontres, des œillades prenait maintenant le dessus sur la constante de ma vie. Dès que les yeux de la majorité écumèrent mon corps, s'égayèrent de mon image, les émissions populaires et les émissions culturelles s'acaparèrent mon numéro de téléphone.

On fit de ma personne la coqueluche du mois, puis la saveur de l'été, puis petit à petit un acteur de la relève, une icône de qualité artistique, sollicité par les chercheurs de tout acabit. Lorsque j'achetai le premier magazine avec ma photo en page couverture, je me sentis différent. Pendant un instant, j'ai cru à cette histoire de destin, à la grâce, à toutes ces balivernes mystiques qui confortent les croyants. Dans les abysses de mon secret intérieur, je

concoctais les mélanges prémonitoires requis. J'étais né un jour du mois de novembre et, après consultation du dictionnaire des saints, je découvris que je portais le nom du saint du jour. En France, donc, mon anniversaire aurait coïncidé avec la date de ma fête. Ici, une quelconque bienveillance céleste avait contribué à ajouter une aura de prédestination à ma naissance. Sans révéler ces égarements délictueux à qui que ce soit, je ne me persuadais pas moins qu'une étincelle de vérité couronnait mon arrivée au monde. Plus tard, je compris. Plus tard, la vérité fit marche arrière. Plusieurs années furent nécessaire à la lucidité pour se frayer un chemin jusqu'à moi. Sous ce voile d'un égoïsme primaire, sous ces fantasmes d'élection morbides se cachait ma peur irrépressible de déplaire.

J'accumulai les succès. Mon assurance des débuts, ma gouaille d'adolescent se maquillèrent tranquillement en fébrilité morbide. L'idée de tout réussir, cette crédulité des troupes, cet enthousiasme facile des spectateurs m'obnubilaient à un tel point que j'en aurais perdu connaissance si j'avais eu le loisir de me laisser aller à ces émois théâtraux. Mais j'étais trop occupé. Fadaises de sensibles. Je faisais partie du peloton de tête. Je n'avais pas le droit de céder aux atermoiements des moins engagés, des laissés pour compte du milieu. Devoir de paraître, attitude du roi de la montagne. Pas de quartier.

Le désir des gens est une bête curieuse qui se nourrit d'évidences et recrache rapidement l'habitude ou l'ennui. Les os et les arêtes, les visages connus, les figures redondantes sont rivés à leur rôle répétitif de promotion et sont condamnés à tout avouer sinon l'implacable délit qui consiste à conserver une zone cachée, un coin inexploré de leur psyché, de leur passé, de leurs manies les plus ridicules ruiner leur intégrité artistique.

Je me suis fait poursuivre. On a rapidement publié des photos de moi en pleine beuverie, la tête dans une poubelle. Les psychologues amateurs, les organismes de tempérance et les alcooliques anonymes réquisitionnèrent mes coordonnées. Je dus changer de numéro de téléphone à deux reprises. Changement bénin. J'étais toujours à découvert, saucissonné. Je fus pris en état d'ébriété au volant de ma voiture : scandale, émission la plus populaire qui

m'appelle, je suis passé au tribunal de Guy A. Lepage, au lynchage public. Je perdis quelques contrats, les plus lucratifs. Je redevins intéressant pour les théâtres d'avant-garde.

Pour mon bonheur, je n'avais pas encore eu le temps de goûter au vibrant plaisir de la richesse, je ne m'étais pas compromis immodérément comme certains, je n'étais pas pauvre non plus. Avec mon agent, je choisis donc d'entreprendre un replis stratégique. Je me fis oublier. Je n'apparus qu'ici et là dans des rôles difficiles, acceptant des contre-emploi, élevant mon jeu à un niveau d'abandon extraordinaire.

Trois années plus tard, mon pari rapporta. Je revins sur la scène publique, sous les projecteurs et dans les comérages des blogs sous la forme d'un acteur intransigeant, transformé. Tout était mieux. Les médias populaires me crurent snobs et les émissions de grande écoute ne s'intéressèrent plus à moi. Je ne pataugeais plus dans le fleuve médiatique, je n'étais plus un pion de la relève, image tendance à souhait, je nageais maintenant seul dans les ruisseaux forestiers, perdu dans la recherche, stigmatisé par mes lubies intellectuelles sur le métier, déprimé tel un mauvais citoyen, bref, j'étais devenu un empêcheur de commanditaires, une vieille savate passée de mode.

Quand un grand réalisateur de Hong Kong me donna un second rôle dans un film qu'il tourna aux États-Unis, une vague de curiosité malade à mon égard déferla. Le cycle reprit. Des deux côtés de la frontière canadienne, on spécula sur cette décision étonnante. Pourquoi ce grand réalisateur avait-il requis mes services ? Mesquineries, surprises, encouragements, défense de mon élection, critique du réalisateur, engouement du public, tout y passa.

L'année suivante, revenu dans le cercle des intimes, réintroduit auprès du public cultivé, on m'offrit un rôle de ténébreux pervers dans une série télévisée onéreuse.

En pleine répétition, je perdis pied et sentis un courant électrique vicieux passer dans mes membres.

Quelques semaines plus tard, on me diagnostiqua une maladie dégénérative rare et fulgurante.

Je tombai dans un état de perplexité inexpressif.

Des amis avaient circulé au milieu de ma vie, quelques-uns avaient suivi les modes, d'autres avaient pris peur, peu d'inconditionnels s'étaient dévoués. Je n'étais pas mieux qu'eux. Nous suivions des orbites elliptiques, croisant d'autres êtres, les quittant aussitôt, dépêchés en d'autres endroits, migrant au gré de nos actions, au gré de nos idéaux, dans l'insoutenable bruit du vent. J'avais été un oiseau traînant son vieux corps de dinosaure.

Dans une vieille série télévisée, dans un vieux conte de Grimm, inspiré de légendes superstitieuses, j'aurais pu comprendre qu'une personne ait daigné m'accompagner à tous moments. C'est pour cette raison que je ne fis aucun cas de la présence continue de Geneviève dans ma vie. La pensée magique me soutenait. Mauvais coups, insanités, petite réussite, grand succès, écœureries des hebdos, balourdises, crises de vedette, malaise orgueilleux, elle n'avait su prononcer que les mots nécessaires. Elle avait toujours eu la délicatesse de ne pas me juger. Se réservant la part de l'anonymat utile, elle m'avait préservé plusieurs fois d'une honte irrévocable ou de l'indigence la plus gênante.

Sur mon lit de détresse, rongé par la douleur, elle était encore là.

Qu'avais-je accompli pour mériter la présence de cette femme dans ma vie ? Quels avaient été mes bons soins à son égard ? La grande balance du don penchait de son côté. J'aurais pu, tel Antonin Artaud en ange gardien dans le film *Liliom*¹ de Fritz Lang, déposer une étoile de beauté, un cadeau supraterrrestre sur le plateau de la balance du Jugement dernier, pour redorer mon blason, m'éviter l'opprobre.

Mais je venais tout juste de mourir, le jour de ma fête, le jour de mon anniversaire. Esseulé tel un vieillard, à trente ans. Goûtant jusque dans mes derniers spasmes la compagnie de ma mère, toujours fidèle, malgré mon exécrable tempérament.

¹ *Liliom* (1934), film fantastique de Fritz Lang, avec Charles Boyer, Madeleine Ozeray et plusieurs autres comédiens dont Antonin Artaud.

Scénario de Fritz Lang et Robert Leibmann inspiré de la pièce de Ferenc Molnar. Musique de Franz Waxman. Boyer joue un artiste-rabatteur de cirque (Liliom) à la parole facile qui quitte son métier pour épouser une jeune fille éthérée, Julie (interprétée par Madeleine Ozeray), à la gentillesse surnaturelle. Julie est enceinte et Liliom jubile. Mais Liliom est incapable de trouver de l'argent. Il devient colérique, frappe Julie. Il jouera alors le tout pour le tout mais périra de sa propre main. Au tribunal des anges, on lui imposera de revoir sa vie (extraits de films) afin qu'il change, qu'il cherche à offrir du beau à sa femme, qu'il cesse d'être égoïste et violent. Antonin Artaud, déguisé en aiguiser de couteaux, viendra recueillir l'étoile filante que Liliom essaie d'offrir à sa fille seize ans plus tard. Liliom semble avoir échoué, puis, in extremis, Julie témoigne à sa fille tout son amour pour cet homme en affirmant avec la plus grande sincérité qu'il ne lui avait infligé aucun mal, qu'il lui avait donné des coups qui ne s'étaient jamais transmutés en douleurs. Cette confession de Julie mérite alors à Liliom le ciel.